

# Éclats de vie

AVEC OU SANS ILLUSTRATIONS, LES LIVRES DE L'ŒIL ÉBLOUI S'AFFRANCHISSENT DES GENRES POUR LIBÉRER UNE PAROLE SENSIBLE, MÉLANCOLIQUE ET FRATERNELLE.

**N**é en 1961, Thierry Bodin-Hullin fut prof de français avant d'exercer pendant trente-cinq ans dans le domaine de l'insertion de publics en difficulté. S'il « *ne vient pas du monde de l'édition* », il en connut une première expérience. Ce Nantais d'adoption anima avec quelques amis L'Escarbille (1997-2011), maison ouverte aux primo-romanciers. L'aventure de L'Œil ébloui est plus « *personnelle* ». S'y croisent fiction, nouvelle, poésie, texte court. Des voyages au cœur de l'intime. Parfois, l'image se mêle au mot. Parfois, ce sont des rééditions. « *Je ne m'interdis rien.* » Tout l'intéresse. Comme Bernard Bretonnière lui-même, archiviste compulsif, dont il publie ses listes anaphoriques. Éloge de la patience. L'Œil ébloui publie trois ou quatre livres par an. Le travail de la petite édition a besoin de temps long, dit notre hôte, également auteur. « *On sème de petites graines qui réclament une dépense d'énergie assez étonnante au regard de son économie* ».

**Thierry Bodin-Hullin, vous avez lancé votre maison d'édition en 2013. À quoi fait référence L'Œil ébloui ?**

*L'Œil ébloui* est un livre de reproductions de trompe-l'œil urbains et monumentaux réalisé par la photographe Cuchi White. L'ouvrage est précédé d'une magnifique préface de Georges Perec sur l'art de l'illusion. « *Le trompe-l'œil n'est qu'un piège qui nous renvoie à notre regard* » écrit-il. S'il aborde le sujet en parlant de la peinture, on peut y voir une métaphore de la littérature en ce sens où cette dernière ébranle la connaissance que nous avons du réel. L'œil a une grande importance chez Perec. S'éloigner de la cécité quotidienne pour s'embarquer dans un monde différent, tout à la fois merveilleux, illusoire ou décalé, porteur d'une quête sur soi à la recherche des souvenirs, des événements et les lieux qui nous ont faits.

J'ai découvert Perec à 18 ans et, alors jeune étudiant à la Sorbonne, j'ai vite saisi que la littérature et le langage, sous leurs aspects multiformes et inventifs, pouvaient nous entraîner dans la découverte complexe de sa propre histoire. Son œuvre me poursuit toujours et l'éditeur que je suis, cherche des écrits où l'intime, et les traces de vie via le fragment, le poème, l'inventaire, les histoires ouvrent des pistes et des révélations identitaires.

**Vous privilégiez plutôt le texte court où la mémoire des lieux, la trace, le passage du temps pourraient faire office de balises. La linéarité du roman vous ennue-t-elle ?**

Ce n'est pas tout à fait vrai. Sur les quinze titres parus, il y a cinq romans. Certes, des romans plutôt courts, pas plus de 120 pages, mais des fictions tout de même. Françoise Moreau, Marie-Hélène Bahain, Teodoro Gilabert sont avant tout des romancier-ère-s. On aime bien cataloguer, et on me dit parfois que je suis un éditeur

de poésie. Non. Il n'y a pas de genre privilégié pour dire l'expression de l'intime, de soi, de l'émotion et du sentiment.

Un écrivain comme Bernard Bretonnière n'aime pas la catégorisation. *Pas un tombeau*, qu'il sous-titre « suite de proses rapides pour dire un père », est ce qu'il appelle de la poésie-théâtre. Son dernier ouvrage, *Ça m'intéresse de savoir* suivi de *Ça m'amuse de savoir*, sont des listes anaphoriques. Nous sommes autant dans le poème que dans l'inventaire, cette tentative d'épuisement chère à Perec que Bretonnière, le « poète-énumérateur », comme le surnomme François Bon, ne renie pas.

Il n'y a pas prédominance d'un genre. Dans la multiplicité des formes, il y a un objet commun qui est la littérature. Peut-être que c'est la linéarité d'un propos qui m'ennuie. À coup sûr, je préfère le morcellement (que l'on trouve aussi dans le roman) qui cherche, par tâtonnements successifs, une certaine vérité. Nous sommes au cœur de l'image du puzzle perecquien. Un bel exemple est *L'Ardoise magique*, le dernier texte de Georges Perros. C'est d'abord une narration, le récit de la découverte de la maladie, les expériences de l'hôpital, la rééducation. Puis, peu à peu, Perros, qui s'est toujours méfié du roman, fait du Perros : le récit autobiographique se transforme en une réflexion fragmentée sur la perte du langage, la communication, l'existence, la mort.

**L'esprit de sérieux est parfois malmené chez Bernard Bretonnière ou Teodoro Gilabert qui, dans *Fontaine*, donne la parole à l'urinoir de Duchamp... Les écritures de l'intime n'empêchent pas l'humour ?**

On peut y ajouter *l'Abécédaire d'un cœur rebelle* de Dorota Walczak où les mots, sonores et cocasses, derrière des silhouettes sensuelles, nous racontent sa petite histoire avec grâce et tendresse. Heureusement que le sérieux est dissociable du regard sur soi. Ce serait totalement désespérant s'il n'y avait pas une part de dérision, voire d'autodérision. Bretonnière décale avec malice l'image que l'on peut avoir de la connaissance, Gilabert démystifie le mythe de l'urinoir qui s'interroge sur son genre. Ça rend d'autant plus juste et vivant !

**En quoi confronter textes et images est-il fécond ?**

L'œil s'éblouit tout autant du mot qui provoque l'émerveillement, la rêverie, l'introspection que de l'image (peinture, gravure, photographie). Les supports, techniques et sensations sont différents, mais la finalité est la même. Je suis très sensible au projet commun, quand deux artistes, avec leurs univers propres, opèrent une même recherche basée sur le dialogue.

Quand John Taylor me propose *Hublots*, il me l'apporte avec les peintures de Caroline François-Rubino. Même si leur voyage, réel ou inventé, est différent, leur quête est similaire. Ils explorent intimement le lointain et le proche, l'extérieur et l'intérieur, à

travers les hublots. Qui a entraîné l'autre ? Peu importe, ils sont à la fois auteur et lecteur. Dans *Le Rêve d'Hokusai*, Jean-Paul Andrieux et le peintre Marc Bergère proposent une lecture compliquée de la célèbre postface de l'artiste japonais. Le mot et le dessin se répondent pour percer la vérité du peintre.

L'œil, toujours l'œil. Lire, observer, percer, scruter toujours plus au fond. Confronter les expériences artistiques, les recherches, les introspections. Cette association, je l'ai davantage développée dans la collection « pœsie », mais j'ai de plus en plus envie de l'élargir aux autres formes, sans que cela soit systématique.

**L'ŒIL ébloui ne reçoit pas de manuscrit, indiquez-vous. C'est assez étonnant puisque dans votre première vie d'éditeur (L'Escarbille), vous recherchez des premiers romans...**

Un tel projet nécessitait naturellement de lire des manuscrits, deux à trois fois par semaine. Nous avons publié 1 % de ce que nous avons reçu. Une certaine lassitude, à force, s'est installée.

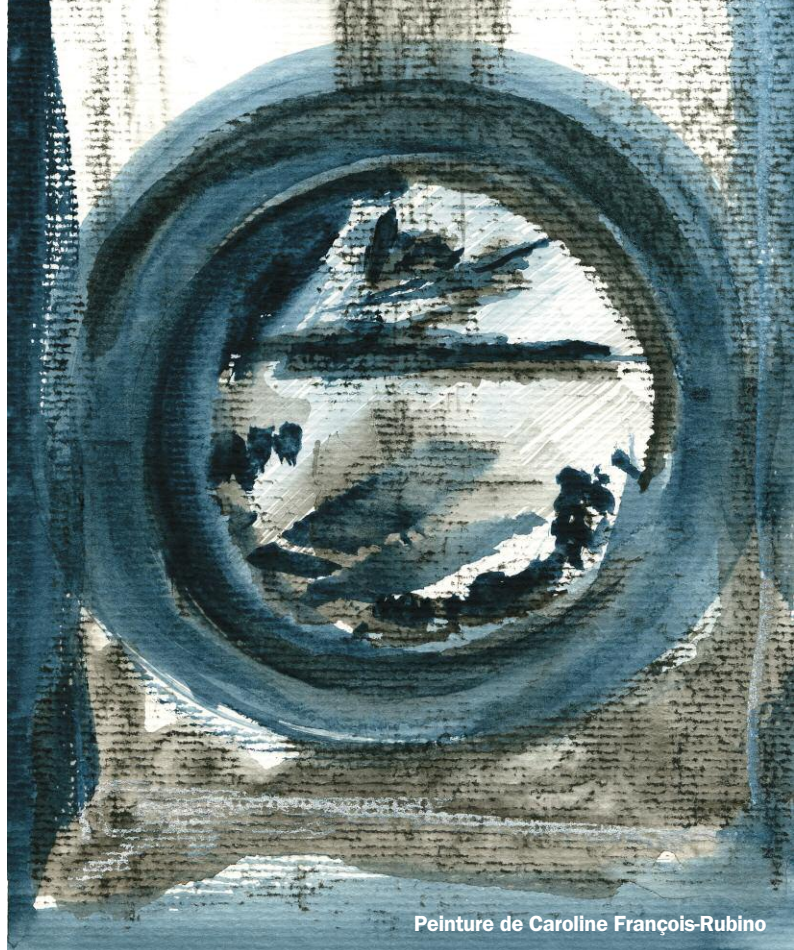
Alors que L'Escarbille était un projet collectif, L'Œil ébloui est une suite très personnelle. L'idée d'accueillir des auteurs-e-s que je connais de façon plus ou moins proche, ou par le biais de rencontres provoquées ou plus « hasardeuses », m'a permis d'approcher différemment le métier. J'ai besoin d'une réelle connivence, confiance et complicité avec l'auteur-e. C'est une question de fort désir réciproque. Construire ensemble, éventuellement bâtir sur le long terme, ce que L'Escarbille ne permettait pas. Chacun doit y trouver son compte. Je ne nie pas qu'une telle relation peut se construire à partir d'un manuscrit reçu par mail ou par la poste, mais je ne cherche pas forcément à élargir davantage mon réseau. Je publie peu. Aujourd'hui, je sais ce que je vais éditer dans les trois ans à venir, et j'ai un petit carnet avec plein d'idées.

**Quelle importance accordez-vous à la réédition de *L'Ardoise magique* (Georges Perros) et *Chronique d'un échouage* (Nora Mitrani) ?**

Cela renvoie à des affinités littéraires fortes très liées à mon histoire personnelle. Je m'amuse souvent à dire que mes deux écrivains préférés sont Georges Perros et Georges Perec. J'écrirai peut-être un livre sur les deux qu'apparemment tout oppose.

Perros, lu adolescent, me ramène à Douarnenez, la ville de ma famille maternelle, là où j'ai passé depuis mon enfance un à deux mois par an. Perros me ramène à la Bretagne, la mer et la littérature. Touché par son interrogation sur la vanité de l'existence et la mort qui rôde sans arrêt dans son œuvre. Ce désir d'édition a provoqué de belles rencontres avec Frédéric Poulot, son fils, et, à distance, avec Michel Butor qui a écrit spécialement un poème liminaire. Pour moi, c'est le titre phare (sic) de L'Œil ébloui, qui pose le moi fragmenté, multiforme et interrogateur.

Quant à Nora Mitrani, cela fait dix ans que je pense à cette édition depuis que j'ai vu sa photo à la vente Gracq qui a eu lieu à Nantes en novembre 2008. Elle me renvoie à ma passion du surréalisme d'une part, Gracq d'autre part. *Chronique d'un échouage* est le seul texte narratif de cette femme surréaliste. Il est publié à un moment où il y a besoin de réhabiliter la femme surréaliste, non pas en tant que muse ou femme de... (*Hans Bellmer, Julien Gracq*), mais en tant que femme libre, écrivaine, artiste, intellectuelle. Je suis fasciné par ce récit qui parle de la solitude, de l'ennui, d'une fin de monde de l'attente d'une aven-



Peinture de Caroline François-Rubino

#### CARTE D'IDENTITÉ

**L'Œil ébloui** 3, impasse Xavier Grall 44300 Nantes

Création en 2013

15 titres au catalogue

Tirage moyen : 700 ex.

Meilleures ventes : *L'Ardoise magique* de Georges Perros (700 ex.),

*Les Dits de Nantes* de Françoise Moreau (700 ex.)

Distribution : Pollen

ture qui ne vient pas. Il y a là une vraie mélancolie, un récit très gracqien dans son esprit.

**Quelle identité souhaitez-vous donner à votre catalogue ?**

Je peux parler avec passion de chacun des ouvrages publiés, mais suis moins loquace lorsqu'il s'agit de répondre à la question de la ligne éditoriale. Dire « Je publie ce qui me touche » serait une pirouette. La cohérence ne m'a pas paru évidente immédiatement. L'unité, je la ressens peu à peu, elle s'affinera. Je pressens que ce catalogue me ressemble. Je cherche une réponse à mes questionnements dans la recherche des autres, dans leur intimité dévoilée.

**Lors de la présentation de votre maison d'édition, vous citez Hubert Nyssen, le fondateur d'Actes Sud : « Être éditeur, c'est d'abord manifester un vouloir-faire associé à un vouloir-rêver. C'est aussi parfois un savoir-survivre ». Souscrivez-vous toujours à ce portrait ?**

Ah oui, complètement, et six ans après, plus que jamais. Il y a bien quelque chose de l'ordre du vital dans ce métier. Dans la présentation du catalogue, il est écrit que L'Œil ébloui cherche à rendre le lecteur « plus rêveur, autrement dit plus vivant ». Partager ce désir, offrir des écritures, des univers qui font poser sur soi et sur le monde un regard sensible.

**Propos recueillis par Philippe Savary**